

JEAN  
D'AGRAIVES



# L'Aviateur de Bonaparte

L'aviateur de Bonaparte (livre 1<sup>er</sup>)



**U** COLLECTION  
**CHRONIE**  
*l'utopie devient l'histoire*

chez **FRAG** EDITIONS  
P.R.N.G. EDITIONS

Même auteur, même éditeur :



Tous droits de traduction de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous les pays.

Conception, mise en page et maquette: © Éric Chaplain

Pour la présente édition: © PRNG ÉDITIONS — 2008/2009/2017/2021

PRNG Editions (Librairie des Régionalismes):  
48B, rue de Gâte-Grenier — 17160 CRESSÉ

ISBN 978.2.36634.033.4

Malgré le soin apporté à la correction de nos ouvrages, il peut arriver que nous laissons passer coquilles ou fautes — l'informatique, outil merveilleux, a parfois des ruses diaboliques... N'hésitez pas à nous en faire part: cela nous permettra d'améliorer les textes publiés lors de prochaines rééditions.

**JEAN D'AGRAIVES**

**L'AVIATEUR  
DE BONAPARTE**

LIVRE I<sup>er</sup>





# Préface

Un paquet gros comme un volume me parvenait tout récemment, portant le timbre chérifien. Je ne connaissais, au Maroc, intimement, qu'une seule personne, mon camarade de Trélern, le capitaine aviateur. Une lettre accompagnait l'envoi :

« Vieux Jean,

« Quand tu liras ces lignes, ton ami Yves ne sera plus. En survolant les lignes rifaines, je me suis fait trouer la peau et cette fois, j'ai reçu mon compte, une balle chleuh dans la poitrine. J'ai eu la force, je ne sais comme, de ramener mon appareil jusqu'à un poste de légionnaires. J'avais le poumon traversé par un lingot de plomb mâché.

« On m'a transporté à Fez. Les médecins ne m'ont pas caché que mon état était très grave, pour ne pas dire désespéré. Je n'ai que quelques heures à vivre. Pourtant, il me reste à remplir une mission que j'estime sacrée!

« Et pour cette tâche, je te supplie de te substituer à moi.

« Tu t'en souviens: quelquefois, dans ma vieille maison de Bretagne, j'eus l'occasion de te parler du testament de mon aïeul, le Chevalier de Trélern. Ce testament s'accompagnait de mémoires... d'un journal, plutôt, qu'il avait enjoint formellement de n'ouvrir, sous aucun prétexte, avant août 1925... soit cent ans juste après sa mort...

« L'avant-veille du jour où j'allais — au cours d'une permission spéciale sollicitée à cet effet — rompre les cachets du manuscrit, je reçus l'ordre de partir immédiatement pour le Maroc... Je jetai donc le premier des cahiers dans ma cantine, avec la pensée de le lire sitôt que j'en aurais le temps, car j'ai toujours été friand de documents anecdotiques sur toute l'époque impériale.

« Or, c'est seulement le 10 octobre — je devais être blessé le 11 — que le soir, sous ma tente, je pus parcourir ce premier cahier!

« Écoute, Jean, écoute... « Il y a là la preuve flagrante, irréfutable, qu'un Français, mon trisaïeul même, le Chevalier de Trélern, construisit, par ses seuls moyens, en 1796, une machine volante remarquable, avec laquelle, non seulement, il vola à maintes reprises, sur des distances considérables, mais qu'il mit, dès avant Lodi, au service de Bonaparte!

« Tu verras! Je ne suis pas fou! « Et les autres cahiers, sans doute, que tu trouveras à Trélern, t'apporteront des précisions et des détails complémentaires.

« Tu sais combien j'aimais la vie. Eh bien! Jean, je mourrai content et sans regret à la pensée que bientôt, à la face du monde, à la face de tous les envieux de la France, tu vas proclamer qu'un officier de Bonaparte, du Premier Consul, de l'Empereur, a volé, volé, tu m'entends, par les aubes de Lodi, d'Arcole, le grand ciel de gloire d'Austerlitz, le crépuscule de Waterloo.

« La tâche dont je te charge est belle. Tu n'y manqueras point, je sais... « Adieu... « Et n'oublie point celui qui fut ton plus vieux camarade... »

Selon le vœu de mon ami, je lus le premier cahier du chevalier de Trélern...

Et puis, empoigné tour à tour, ému, soulevé d'enthousiasme, j'achevai les mémoires qui dormaient depuis un siècle dans un bahut.

Prestigieuses aventures que celles du premier pionnier de l'air et comme elles éclairent d'un jour nouveau toute l'histoire de Bonaparte!

J. d'A.





# L'Aigle s'envole

## CHAPITRE I<sup>er</sup> : DES SUITES D'UN VOYAGE AÉRIEN EN L'AN IV DE LA RÉPUBLIQUE

C'était une étrange machine, celle-là qui, par cette fin de jour, fendait les hautes couches aériennes d'un vol puissant et régulier, au-dessus de la côte ligure, dans la direction d'Albenga.

Depuis la veille, 8 avril de 1796, l'Armée française d'Italie, dont le général Bonaparte venait de prendre le commandement, opérait sa concentration entre Loano et Savone.

En levant les yeux par hasard, vers les premières étoiles, les soldats de la République eussent pris cette nef insolite pour quelque grand oiseau nocturne parti en chasse avant l'heure, ou pour un aigle de l'Apennin regagnant son aire à tire-d'aile...

Mais les fantassins d'Augereau, de Masséna ou de Laharpe, les cavaliers de Kilmaine ne regardaient pas ces étoiles.

Une autre venait de poindre pour eux !

Jusqu'alors, ils n'avaient connu que les échecs et la misère. Ni pain, ni viande, ni souliers ! Et voici que leur nouveau chef promettait honneurs et richesse. Il savait parler leur langage ; toucher leur imagination, galvaniser leur énergie, satisfaire leur soif de gloire. Tous ces hommes étaient jeunes et braves.

Dans ce général inconnu qu'on leur envoyait de Paris, ce général de vingt-sept ans, ils avaient pressenti leur dieu... se dévouaient à sa fortune ; ils le suivraient sans hésiter où qu'il lui plût de les conduire.

Devinait-ils obscurément que le dieu allait leur faire signe et que la marche triomphale à l'Étoile allait commencer pour se dérouler incessante..., se

dérouler pendant vingt ans, à travers les plaines du Pô, celles du Danube et celles de l'Elbe, à travers les sables d'Égypte, les sierras sinistres d'Espagne, les déserts glacés de Russie?..

Là-haut, la machine volante se déplaçait rapidement, en dépit d'un fort vent contraire.

D'un grand aigle, elle avait l'essor et les proportions harmonieuses. À l'endroit où, chez l'oiseau-roi, se fussent attachées les plumes les plus extrêmes de la queue, on eût pu voir jaillir parfois de brèves flammes de couleur bleue, tandis que se faisait entendre comme un bruit de soie déchirée. Parfois, une vibration plus forte, accompagnée d'un sord hoquet, secouait l'appareil entier.

Mais, il était certain qu'à terre, on n'en pouvait rien percevoir. Au surplus, dans la nacelle même, les deux occupants conversaient aisément sans élever la voix.

L'ancêtre des avions modernes ne s'entourait pas comme eux du vrombissement d'une hélice. Il était mû par un moteur « à réaction », alimenté par des charges successives de poudre, et se comportait dans les airs à la manière d'une fusée.

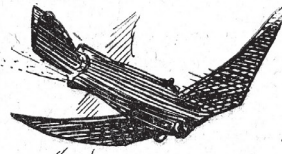
Âgé de trente ans environ, l'aîné des deux hommes volants portait un costume de gros drap d'une coupe presque militaire; une sorte de serre-tête en cuir maintenait les mèches rebelles de sa chevelure bouclée, de hautes bottes souples le chaussaient.

Adroit et sûr, il maniait des commandes

assez compliquées, dont il agissait sur les ailes et sur la queue de l'appareil pour assurer la direction.

Ses manières, volontairement simples, demeuraient pourtant distinguées. Ses traits fins, aristocratiques, nez busqué, bouche bien dessinée exprimaient une bonté réelle, tandis que le regard direct des prunelles d'aigue-marine, la ferme coupe du menton, disaient l'énergie et l'audace.

Attentif aux ordres du pilote, son second, un adolescent, faisait jouer tout un système de lourds contrepoids destinés à modifier l'angle du vol. Celui-ci, manifestement, devait être un enfant du peuple. Ses petits yeux noirs et brillants, pleins de malice intelligente, sa bouche lippue, mais d'un rouge vif, tout en ne s'apparentant point du tout à la beauté classique, formaient un ensemble agréable qui attirait la sympathie.



Les voiliers semblaient à peine gros comme des mouches.

« Eh bien, M. le chevalier, commençait-il précisément. Vous devez être satisfait. Le ministre de France à Gênes vous a rendu pleine justice. Et s'il met autant d'enthousiasme dans son rapport aux Directeurs qu'il en manifesta tantôt quand se posa le Vélivole, vous pouvez bien être assuré qu'on agréera votre invention et qu'on accueillera vos services... et les miens par le même coup!..

— Le fait est que ce jacobin me paraît avoir apprécié l'intérêt d'une pareille machine, en tant que moyen de reconnaissance et d'observation pour l'armée... Il s'est montré fort obligeant et m'a spontanément offert d'obtenir ma radiation de la liste des contumaces... où je figure comme émigré. Mais ce n'est pas aux Directeurs qu'il doit adresser son rapport; c'est au général Bonaparte. Artilleur, mathématicien, celui-ci est, dit-on, porté aux choses de la mécanique, et le citoyen Feypout croit qu'il y a grand avantage à le toucher directement.

— Vous avez donc remis vos plans?

— Mes plans, non, mais un court mémoire où j'explique la suite des travaux qui m'ont amené à construire un appareil plus lourd que l'air...

— Plus lourd que l'air... si l'on veut... car nos ballonnets d'hydrogène contribuent pour une bonne part à notre force ascensionnelle ».

Le chevalier eut un geste d'impatience non déguisée:

« Ne te l'ai-je pas dit maintes fois, Antoine? Je n'emploie ces ballonnets que provisoirement. À coup sûr, je m'en déferai, aussitôt trouvé le moyen d'alléger encore la carcasse... Il ne s'en faut que de cent livres...

— N'empêche, fit le jeune obstiné, que nous montons plus facilement ce soir où je les ai gonflés complètement, à ma manière, au lieu de ne les remplir qu'aux trois quarts, comme vous le vouliez.

— Tu es plus têtue qu'une mule. Si nous avons atteint si vite à cette hauteur de deux mille toises où nous voilà présentement, à en juger par l'apparence de ces tartanes rentrant au port, c'est qu'hier, j'ai modifié la portée de nos contrepoids ». Déjà l'horizon entamait l'orbe du soleil dont, en bas, on ne devait plus apercevoir que les dernières lueurs diffuses.

Sur la mer, miroir dépoli, les voiliers à antenne latine semblaient à peine gros comme des mouches.

« Eh bien, fit Antoine, conciliant, lâchons donc quelque peu de gaz et descendons de mille toises. Nous nous rendrons compte au retour si le Vélivole remonte avec la même rapidité!

— Comme il te plaira; descendons ».

Avec un empressement qui témoignait de tout son intérêt pour cette navigation nouvelle, l'adolescent poussa à fond, vers l'avant, l'un des contrepoids coulissant sur une longue tringle établie dans l'axe longitudinal de l'appareil et laissa fuser, en même temps, une partie de l'hydrogène contenu dans les ballonnets. Aussitôt, la machine volante s'inclina et piqua du nez vers la terre.

« Cela suffit; redresse! » commanda le chevalier.

Antoine voulut ramener à lui le lourd contrepoids de métal, mais la masse demeura coincée en dépit de tous ses efforts.

« Je ne sais pas ce qui se passe ! fit-il alors d'une voix anxieuse. Il y a certainement quelque chose de faussé dans la glissière. Impossible de redresser... ».

Les lèvres du « pilote » se pincèrent. Ses sourcils se froncèrent un peu et son visage s'assombrit. L'affaire menaçait d'être grave.

« Il faut arrêter le moteur et essayer encore, Antoine ».

Docile, le jeune homme appuya sur le levier qui commandait l'arrivée des charges de poudre dans la chambre de combustion, puis, s'arc-boutant solidement, il tira de toutes ses forces sur la tige du contrepoids... Rien n'y fit ! La descente prenait des allures de chute et l'air commençait de siffler aux oreilles des hommes volants.

« Essaie de nouveau, continua le chevalier... il faut y parvenir, Antoine... ! Bien que j'infléchisse les ailes, si tu ne remontes ce poids, je ne répons plus de grand'chose. Nous allons prendre terre, c'est sûr, avec une rudesse dangereuse pour l'intégrité de nos os et pour celle du *Vélivole* ».

Antoine put bien se démener tant qu'il voulut, bander ses muscles... Ce fut en vain ; le levier restait engagé, l'appareil piquait toujours.

Le jeune homme se découragea.

« C'est comme soudé, je vous dis ! Un éléphant ne l'aurait pas ».

Un détraquement inopiné s'était produit dans la marche si docile de la merveilleuse machine, soudain mise en grand péril avec les deux hommes qu'elle portait.

« À dieu vat ! » dit le chevalier dont toute l'adresse s'employait, par le jeu des ailes, à détourner la catastrophe imminente.

... Il advint que ce jeu finit par s'opposer efficacement à la dégringolade en vrille. Le souffle de mort passa déjà moins fort sur les visages.

L'appareil descendait toujours et plus vite, certes, que de raison, mais en larges cercles concentriques.

« Allons, on s'en tirera peut-être », reprit le pilote, toujours calme...

Son second haussa les épaules. On avait fait tout le possible. Le reste... dans la main du hasard ! Il s'accrocha à un hauban et ne bougea plus, dans une résignation têtue.

À mesure qu'on se rapprochait de terre, la nuit devenait plus opaque.

Soudain, à brève distance du soi, le *Vélivole* donna en plein dans un banc de brume des plus denses où il s'ensevelit complètement. C'était le comble à la malchance !

Ainsi le chevalier perdait tout contrôle de son esquif aérien et se trouvait contraint d'atterrir à l'aveuglette. Il n'eut, d'ailleurs, guère le temps de s'en affliger.

Presque aussitôt, dans un terrible fracas, la machine heurtait le sol avec violence.

Mais si brutale qu'elle fût, la collision se trouva considérablement amortie. Il y eut un brusque rejaillissement d'eau. Par bonheur, le *Vélivole* avait chu dans un marécage de la côte basse et déserte, sur un épais matelas de liquide et de plantes aquatiques.



Le chevalier et son second furent projetés hors de la nacelle.

Projetés hors de la nacelle et lancés au milieu des joncs, le chevalier et son second perdaient aussitôt connaissance.

Pendant plus d'une heure peut-être, ils restèrent ainsi prostrés, mais, enfin, l'aîné des deux hommes revint le premier à lui. Il ouvrit des yeux hébétés, ne vit que la nuit noire et, la pensée encore confuse, se demanda ce qui lui

était arrivé. Le souvenir lui revint pourtant du voyage aérien, de la chute vertigineuse, de la formidable commotion...

Sous les ténèbres compactes qui écrasèrent la côte ligure, il se palpa minutieusement et, bien que fort moulu, put constater qu'il était indemne.

« Ouf! fit-il avec soulagement. C'est encore une chance!.. Que je puisse seulement en dire autant de mon pauvre petit Antoine, ainsi que de notre Vélivole ».

Il s'agissait de retrouver le jeune homme et l'appareil. Ils ne pouvaient être bien loin.

Mais la lune qui se levait sur la mer, en dissipant la brume, vint porter un coup décisif aux espoirs du chevalier. De la puissante machine volante qui fendait tout à l'heure la nue, il ne restait qu'une carcasse informe, un mélange affreux de longerons brisés, de métal tordu, de toiles déchirées et pendantes qui battaient tristement à la brise du large, comme des ailes d'oiseau mourant.

Un sombre désespoir l'envahit. Fallait-il que le produit de tant de veilles, de travaux si longs et si pénibles, se fût trouvé ainsi anéanti en quelques secondes, par on ne savait quel sot accident! La gloire qu'il était en droit d'escompter juste ment s'en trouverait retardée, sinon perdue à jamais... « Tout serait donc à recommencer!.. ».

Mais une voix gouailleuse s'éleva tout à coup sur le silence hostile du marais:

« Eh bien, quoi donc, Monsieur le chevalier?

— Ah! s'écria le pilote, oubliant pour un moment ses souffrances d'inventeur, c'est toi, Antoine? »

Une forme humaine se précisa en s'approchant. La voix reprit:

« Antoine Clou lui-même, en personne naturelle, patron, pour vous servir, s'il en était capable! »

Ce ton léger dans une circonstance aussi douloureuse froissa le chevalier. Sévère, il reprocha:

« Que ne me rejoignais-tu, mon ami? Tu concevais pourtant mon inquiétude. Voilà une mesquine taquinerie et je te connaissais plus de cœur ».

Cette fois, le ton narquois se nuança d'inflexions affectueuses:

« Faut m'excuser, Monsieur le chevalier, mais j'ai reçu un bon coup sur la tête. Ça m'avait envoyé pour un instant au pays des rêves. Me voilà bien réveillé et tout à votre disposition, car la chute m'a mieux respecté que notre Vélivole ».

Le chevalier retomba dans son chagrin:

« Le Vélivole est mort, petit. Il n'en reste rien de bon ».

S'avançant avec précaution, entre les flaques profondes, sur des chemins moitié terre et moitié roseau, luttant pour arracher ses souliers aux ventouses d'une boue gluante, le jeune homme parvenait jusqu'à son chef. Avec une tendresse sincère, une compassion fraternelle, il s'efforçait de le consoler:

« Voyons, Monsieur le chevalier, faut pas vous chagriner ainsi. On le réparera, votre oiseau, ou bien on en fera un autre. Voilà tout. Nous savons travailler; nous n'en sommes pas à cela près.

— Pense au temps qu'il faudra!

— Mais non, mais non ; pas tant que ça ! Nous profiterons de notre première expérience et ça ira dare-dare... Avec votre permission, au lieu de nous lamenter, nous ferions mieux d'explorer le pays pour découvrir une auberge où nous pourrions passer la nuit à l'abri et nous dérouiller les mâchoires ».

L'indéfectible bonne humeur du jeune homme agissait puissamment sur son compagnon. Devenu moins sombre déjà il s'écria :

« Brave Antoine, va ! Toujours ferme au poste et inaccessible au découragement !.. J'avoue, mon garçon, que cette chute icarienne m'a également creusé l'appétit et que je ne serais pas fâché de rencontrer quelque tournebride... »

— Bravo ! Voilà qui est parler... S'agirait d'abord de s'orienter et de sortir de cette maudite mélasse ! Où pensez-vous que nous soyons, Monsieur le chevalier ? »

Après un instant de réflexion, le pilote répondit :

« M'est avis que nous ne nous trouvons pas très loin de Caprazoppa. Ces marais-là sont, sans doute, ceux qui s'étendent à l'ouest du hameau. En marchant bien, nous pourrions être, d'ici une heure, à Alassio, où habite Ser Modiglia ».

L'attitude d'Antoine Clou en fit un vivant point d'interrogation.

« Eh bien, oui, reprit le chevalier ; Ser Modiglia, le cousin de Cosmo Piero, descendant comme lui du grand Léonard de Vinci, dont les papiers nous permirent de construire notre appareil. Il nous faut trouver promptement un abri, car j'ai de bonnes raisons pour ne pas me faire arrêter et interroger par quelque patrouille française. Je suis encore un ci-devant, un émigré, et nous courrions grand risque de nous voir traiter en espions.

— Oui, oui... Rrrran ! fit le jeune homme, avec un geste fort éloquent. Il vaut beaucoup mieux prendre garde.

— Tâchons donc de rejoindre Ser Modiglia. Il nous hébergera volontiers et nous reviendrons demain soir, par mer, voir s'il reste quelque chose à sauver du Vélivole.

— En route, alors ».

Mais l'allure ne put répondre au ton délibéré. Sous la lumière incertaine de la lune fréquemment voilée de nuages, il leur fallait chercher sans cesse leur chemin, découvrir et parcourir avec précaution des isthmes approximatifs entre les îlots inconsistants et ce ne fut pas sans patauger beaucoup et s'embourber, même, jusqu'à ne plus savoir comment sortir de ce marais exaspérant que les hommes volants, amputés de leurs ailes, finirent par atteindre enfin la chaussée qui serpentait à travers mares, flaques, borbiers et roseaux.

« Ce n'est pas trop tôt, soupira Antoine Clou, sans compter qu'on a les reins un peu raides et les jambes en coton, après notre cabriole ».

Trois grands quarts d'heure, ils marchèrent dans la direction de l'est, sans rencontrer âme qui vive. Voilà ce que j'appelle un pays accueillant, grommelait le jeune homme. C'est tout juste si on ne se croirait pas dans la lune. On n'est pas précisément bousculé.

— Je n'y comprends rien, faisait le chevalier. Ne disait-on pas, ce matin,

dans tout Gênes, que les divisions de Masséna et d'Augereau, avec celle de Sérurier, avaient débordé Loano et qu'elles marchaient rondement sur Savone?... Le pays devrait fourmiller de troupes ». Antoine prit son accent de pince-sans-rire pour insinuer :

« Il y avait à Gênes des gens renseignés qui assuraient que Piémontais et Autrichiens n'en feraient qu'une bouchée. Peut-être bien arrivons-nous après dîner ? »

Le chevalier ne rit pas de cette plaisanterie autant qu'elle le méritait au gré d'Antoine Clou. Le pilote subissait l'influence des circonstances et du paysage qui, vraiment, manquait de gaîté.

La route avait d'abord quitté les marécages pour onduler à travers des dunes. À présent, elle commençait à s'enfoncer entre des talus fortement boisés et d'un aspect assez sinistre.

Sous un rayon de lune, Antoine s'était arrêté pour contempler ses vêtements boueux où la chute avait ouvert de nombreux accrocs

« Pourvu que Ser Modiglia ait une brosse à habits, du cirage et un nécessaire de couture ! Nous sommes faits comme des voleurs !.. ».

Mais il se tut et prêta l'oreille :

« Enfin, s'écria-t-il, voici de la compagnie. On va pouvoir se distraire ».

En effet, le chevalier entendit venir derrière eux un tintement clair de grelots et le roulement très reconnaissable d'un attelage allant bon train. Prudents, ils se rejetèrent dans l'ombre dense de l'un des bas-côtés.

Le trot martelé de sabots se rapprocha, en même temps qu'on distinguait mieux le grincement des roues sur le gravier. La sonnaile des grelots s'enfla et, bientôt, courant sur la route, une lueur jaunâtre dépassa les piétons. Ils se retournèrent pour apercevoir deux lanternes qui trouaient la nuit.

Et puis, comme l'équipage filait à leurs côtés, les éclaboussant au passage, ils purent voir luire, auprès du postillon, la carabine et les boutons de métal d'un soldat assis sur le siège et qui escortait la voiture, pour la défendre, sans doute, en cas de besoin.

La berline n'avait pas fait trente mètres et les aéronautes allaient reprendre leur marche quand, tout à coup, des taillis profonds qui bordaient la route, sous la futaie, des traits de flammes jaillirent.

Des détonations claquèrent, suivies du hennissement d'une bête atteinte, en même temps que s'élevaient des cris aigus de femmes épouvantées. Un des chevaux s'affaissa du haut du siège, deux formes humaines tombèrent sur la route pour y rester sans mouvement. Visés, sans doute, le postillon et le soldat d'escorte avaient été tués raide.

Nombreuses, des ombres se précipitaient alors hors du couvert. Des poignes rudes saisissaient au mors le cheval indemne qui ruait, piaffait et s'ébrouait. Et ce fut un brouhaha de piétinements, de cliquetis, de nouveaux cris, de voix menaçantes, autour de la berline immobilisée.

Un homme de stature gigantesque ouvrit violemment la portière et, sans vaines formules de politesse, invita les occupants à quitter la voiture.

« Des gaillards qui ne sont pas gênés », murmura Antoine, stupéfait et cloué sur place.

En français, une femme cria :

« À moi ! Au secours !.. »

Moins tremblante, mais hautaine et indignée, une autre voix de femme menaça, en italien, cette fois :

« Arrière, faquin, et faites place, ou vous vous en repentirez ».

De gros rires moqueurs répondirent :

« Ah ! mon Dieu ! la voilà qui se met en colère ! s'écriait l'un avec une feinte terreur.

— Madone, que j'ai peur ! faisait un autre en voix de fausset.

— Qu'est-ce qu'elle va nous faire ! » gémissait un troisième.

Mais la voix du chef s'éleva de nouveau :

« Silence, vous autres... Écoutez, femmes, que la demoiselle nous remette de bon gré ce qu'elle porte dans son sac à main... Elle sait bien quoi ; il ne s'agit pas de l'argent, ni des bijoux... pour le moment... Qu'elle se livre elle-même, et l'autre femme pourra continuer son chemin ».

Rudement, les deux silhouettes étaient arrachées de la berline. Les voyageuses, effarées, se trouvaient au milieu de leurs grossiers assaillants et, de nouveau, l'une d'elles cria désespérément au secours.

Tout comme son jeune compagnon, le chevalier avait été surpris par la soudaineté de ce drame inattendu. Au surplus, si brave qu'il fût, il n'était pas dans ses habitudes d'agir à la légère. Il cherchait en son esprit le moyen d'intervenir efficacement en faveur de femmes menacées, mais Clou ne lui en laissa pas le temps. Bouillant et instinctif, il s'écriait :

« Non, mais va-t-on laisser turlupiner comme ça, sous notre nez, des dames de chez nous ?.. C'est pas des choses à faire pour des Français... En tout cas, arrive qui plante ! En achevant ces mots, l'adolescent avait atteint dans sa poche un pistolet à quatre coups, comme en portaient sou vent les voyageurs à cette époque. S'élançant alors jusqu'à une dizaine de pas du groupe des brigands et de leurs victimes. il vociféra de sa voix la plus tonnante :

« Hé ! là-bas, vous, tas de lâches, on va vous apprendre un peu à brutaliser des Françaises ! À bas les pattes, toi, l'escogriffe, vilaine figure de charbonnier ! »

L'apostrophe s'adressait au chef gigantesque des brigands. Cet individu masqué de suie s'efforçait d'arracher à la plus petite des deux femmes le réticule qu'elle défendait avec vaillance.

À la voix d'Antoine Clou, l'étonnement du malandrin fut tel qu'il lâcha le sac et, se retournant, fut un instant avant de distinguer qui l'interpellait. Sidérés, les autres coquins semblaient sur le point de s'enfuir. Malheureusement, au clair de lune, le géant reconnut bien vite n'avoir affaire qu'à deux hommes. Tout aussitôt rasséréiné et riant d'un rire d'ogre. il cria à ses compagnons :

« Madona ! mais vous ne voyez donc pas, bande d'idiots, fils de pourceaux, que ces farceurs ne sont que deux. C'est nous qui allons leur apprendre à se mêler de nos affaires. Balancez-moi cette vermine, ou bien je m'en vais me fâcher ! »



Sans plus attendre Antoine fit feu.

Les bandits n'eurent pas de mal à vérifier l'exactitude de l'affirmation. En un instant, ils se ressaisirent et les hommes volants virent s'abaisser dans leur direction les gueules béantes de tromblons meurtriers. Sans plus attendre, Antoine fit feu et il paraît qu'il avait le coup d'œil juste, car sa balle faucha net le brigand gigantesque. L'homme s'effondra.

Ce coup de pistolet fut le signal d'une décharge générale. Une balle blessait au bras le chevalier, mais ce n'était qu'une égratignure et le pilote disposait d'une adresse merveilleuse. Armé, lui aussi, d'un pistolet à quatre coups, il riposta. Ce fut une véritable fusillade.

En un clin d'œil, sept des malfaiteurs jonchaient la route et, dans leur émoi, les autres tiraient si mal que leurs projectiles se perdaient. Aussi se débandèrent-ils, quand ils eurent vu tomber leurs camarades, et prirent-ils la fuite, chaudement poursuivis par Antoine Clou qui, de son dernier coup, en coucha un huitième. Ils se dispersèrent alors sous bois et eurent tôt fait de disparaître dans l'ombre.

Le bruit de buissons froissés et de brindilles craquantes s'éloigna de plus

en plus ; on n'entendit plus rien. Il n'était pourtant pas prudent de trop s'avancer dans la futaie, de peur d'une embuscade.

Le jeune homme s'en revenait donc tranquillement vers la berline, quand il se trouva tout à coup en face du géant blessé qui, relevé sur un genou, épaulait déjà son tromblon. Clou se jugea perdu cette fois, car son pistolet était vide. « Bonsoir, Antoine ! » murmura-t-il.

Mais, toujours brave et résolu, il se jeta sur le brigand. De son côté, le chevalier avait vu la scène tragique. Pareillement désarmé, il faisait un bond pour détourner le coup, mais avec la conscience désespérée qu'il arriverait trop tard, quand un nouveau coup de feu éclata. Le colosse se dressa de toute sa hauteur, leva les bras au ciel et retomba sur la face, pour ne plus se relever.

« Bien tiré... vous avez gagné une rose en papier ! s'écria Antoine. Mais je ne sais seulement pas qui je félicite. On n'y voit guère. Qui c'est-il qui joue comme ça avec des armes à feu, dans le quartier ? »

Pendant toute cette bataille, en somme assez brève, les deux voyageuses étaient restées blotties contre la voiture, exposées aux balles. La plus grande paraissait affolée. Elle s'était mis les mains sur les yeux et se bouchait les oreilles, pour ne rien voir, ne rien entendre.

L'autre, la « demoiselle », comme l'avait appelée défunt le chef des brigands, conservait tout son sang-froid ; aucune des péripéties de la lutte ne lui avait échappé. Et, voyant le danger d'Antoine, c'était elle qui avait eu la présence, d'esprit de ramasser prestement le pistolet d'un des coquins abattus et de s'en servir à merveille.

Avec toute la gracieuse aisance d'un homme du monde, le chevalier s'avança vers elle et put contempler de la sorte un visage fort beau, certes, sous les cheveux blonds-dorés qui l'encadraient dans le chapeau à cabriolet, mais où de magnifiques yeux bleus se montraient nettement décidés et volontaires.

« J'espère bien, Madame, fit l'aéronaute, en s'inclinant, puisqu'il ne pouvait se découvrir, ayant laissé son serre-tête dans les marais, j'espère bien que vous n'avez point de mal, non plus que votre compagne, et que cette émotion sera bientôt passée ?

— Oh ! ce n'est rien, Monsieur, répondit-elle posément. Je suis, hélas ! accoutumée au danger. Mais il faut qu'on vous remercie. Vous venez bonnement de nous sauver. Puis-je vous demander votre nom ?

— Chevalier Alain de Trélern, répondit le gentilhomme. Excusez-moi, Madame, si j'ai la faiblesse de tenir encore à ce titre périmé... C'est une habitude d'enfance. Mon compagnon que voici se nomme Antoine... Antoine Clou. C'est lui qui, le premier, est accouru à votre secours ».

Sans cesser de bourrer l'un des canons de son pistolet qu'il rechargeait en homme de précaution, l'adolescent s'inclina à son tour, modestement. La belle voyageuse fit deux pas vers lui et lui offrit une main qu'il ne prit qu'avec des précautions extrêmes dans sa « patte » un peu rude et noircie de mécanicien.

« Merci, Monsieur Antoine, dit-elle. Il est beau d'être aussi généreux et aussi brave, à votre âge... ».

Sans embarras, Clou répondit :

« Il me semble que vous ne me devez pas de remerciements, Madame, ou, si vous m'en deviez, à l'heure qu'il est, nous sommes quittes, car, sans votre pistolet, je ne serais plus ici à vous écouter. La plus brave, c'est encore vous, car vous vous battez comme un homme... ».

À ce moment, dans le cercle lumineux des lanternes, il aperçut ses jambes bottées de boue, ses vêtements déchirés et s'excusa en rougissant :

« ... Faut pas m'en vouloir si je ne suis pas très présentable, mais on a eu à s'expliquer avec un marais qui n'était pas très commode et, depuis, on n'a pas rencontré de cabinet de toilette ».

Elle rit gaiement :

« Il est tout à fait galant et gentil ».

Puis se tournant vers le chevalier :

« Laissez-moi vous remercier aussi, Monsieur le chevalier, et cela m'est d'autant plus doux que nous nous trouvons doublement compatriotes. Les Clavaillan, dont je suis, sont bretons, comme les Trélern ».

S'avisant alors que sa compagne restait dans la même attitude épouvantée, elle lui toucha doucement l'épaule : « Madame... ».

L'interpellée releva un visage délicat et charmant, au teint mat.

Encore tremblante de tout ce fracas et de ce grand danger, elle laissa tomber ses bras, jeta timidement un regard à la ronde, tressaillit à l'aspect des cadavres, poussa un grand soupir et s'écria :

« Ah ! c'est donc fini ! Ces affreux hommes sont partis ? »

Sa voix douce et chantante zézayait un peu et son accent exprimait une sorte de langueur, d'ailleurs répandue en toute sa personne élégante et pleine d'une grâce très particulière. M<sup>lle</sup> de Clavaillan lui répondit :

« Oui, Madame ; nous voilà hors de péril et nous en sommes redevables au superbe courage de ces messieurs... de ces « citoyens », devrais-je dire, mais c'est plus fort que moi : ce mot-là m'écorche la bouche ».

L'autre voyageuse avait retrouvé toute son aisance. En souriant, elle menaçait du doigt :

« Yvonne, Yvonne, vous serez donc aristocrate jusqu'à votre dernier soupir ? »

Yvonne de Clavaillan sembla avouer, par son attitude, qu'en effet elle n'attendait plus aucun changement de ses dispositions actuelles. Et elle se luit en devoir de présenter comme il convient ceux dont l'intervention avait beaucoup plus heureusement terminé cette désagréable aventure qu'on ne s'y fût attendu tout d'abord.

L'inconnue tendit la main au chevalier :

« Que de grâces je vous dois, monsieur de Trélern, ainsi qu'à ce brave jeune homme ! Mais vous n'avez pas, je vous le jure, obligé en nous des ingrates. La femme du général Bonaparte possède, Dieu merci ! quelque crédit auprès des citoyens Directeurs. Je le mets tout entier à votre disposition et, quoi

qu'il vous plaise de me demander, vous ne sauriez m'être qu'agréable en recourant à moi ».

Il fallait qu'une raison bien importante eût déterminé Joséphine Tascher de la Pagerie à courir les routes d'Italie à pareille heure. Par des émigrés qui l'avaient connue, Trélern savait que, devenue depuis un mois la femme du général en chef, la veuve du vicomte de Beauharnais était, de toutes les Créoles, la plus nonchalante peut-être.



## CHAPITRE II : OU LE MINISTRE DE FRANCE A GÈNES REÇOIT LA VISITE D'UN CI-DEVANT

**L**e matin de ce même jour, le citoyen Jules Feypoult, chargé d'affaires du Directoire près la République de Gênes, était sorti d'assez bonne heure. Cependant, bien qu'il fût absent, son cabinet n'était pas vide. Mieux qu'à son aise et confortablement allongé dans une bergère aux soies éteintes, un individu habillé d'un costume de colporteur assez malpropre et des plus élimés donnait des signes fréquents d'impatience et grommelait :

« Il n'en finira pas, ce ministre du diable. Ces gens-là aiment à bavarder, à faire la conversation. Il leur faut un discours entier pour vous demander une prise ».

Afin de tromper son ennui, le personnage se leva. Il était grand et maigre. Des « pattes de lapin » descendaient des cheveux en désordre sur ses joues. Son visage irrégulier exprimait une audace, une énergie sans bornes. Il se mit à errer par la vaste pièce qu'assombrissaient les jalousies abaissées à cause du soleil.

Elle était meublée à la mode de l'ancien régime, car si la France avait renouvelé son personnel gouvernemental et diplomatique, elle n'était plus assez riche pour changer de mobilier. Il y avait là des fauteuils Louis XVI recouverts de tapisseries à sujets champêtres. Le reste de l'ameublement, le bureau à écrire, la garniture de cheminée appartenaient au même style. Tout avait été choisi avec goût par le dernier envoyé du roi déchu et guillotiné, le marquis de Roche brunes, pour l'heure présente, mestre de camp de l'armée de Messieurs les Princes.

Mais l'entretien laissait à désirer. Les rideaux de soie bleu tendre se montraient non seulement fort passés et poussiéreux ; ils étaient encore usés et coupés par places. Pour le tapis, en ses passages les plus fréquentés, il exhibait franche ment la corde.

Le colporteur allait et venait dans ce décor comme un ours en cage. À chaque tour, il s'arrêtait devant la pendule, poussait une sourde exclamation de mécontentement et reprenait sa promenade en frappant parfois du pied. Ou bien il chantonait d'une voix rageuse qui ne s'accordait point au ton joyeux de l'air :

Amis, il faut faire une pause,  
J'aperçois l'ombre d'un bouchon...

En somme, il n'observait nullement la conduite convenable à un humble porteur de balle dans le cabinet d'un ministre...

Pourtant la porte s'ouvrit enfin et le citoyen Jules Feypoult, quadragénaire un peu obèse, apparut tout soufflant encore de la hâte qu'il avait mise à gravir son escalier.